

Agriculture et élevage

Clairoix a été de tout temps un village axé sur l'agriculture, même si celle-ci est en net déclin de nos jours, comme dans beaucoup de petites communes françaises...

En 1904...

Au début du XX^e siècle, les vignes des pentes du mont Ganelon ont été abandonnées, et les parcelles sont dorénavant occupées par des prairies plantées de pommiers (pommes à couper et à cidre) et autres fruitiers, comme les cerisiers sur les parcelles bien exposées des pentes sud. Les « marais » sont toujours des pâtures.

Sur la rive droite de l'Aronde et les pentes des coteaux de Margny-lès-Compiègne, on trouve essentiellement des terres de culture (comme en témoignent par exemple les lieux-dits *Grande Couture* et *Petite Couture*) : céréales, betteraves, colza, et pommes de terre. Les statistiques agricoles, conservées aux Archives départementales de Beauvais, nous apprennent qu'à Clairoix, en 1904, environ 60% des terres labourables sont consacrées aux céréales (voir l'encadré ci-contre).

Les animaux se répartissent alors ainsi : 75 chevaux, 8 ânes, 35 vaches, 15 veaux, 36 porcs, et 10 chèvres...

À cette époque, le village compte une vingtaine d'agriculteurs, dont certains ont de très petites surfaces. Les familles Bochand, Déchasse, Delassalle, Luisin, et Rollet exploitent des surfaces plus importantes. On note l'absence de la famille Derocquencourt, qui reprendra ultérieurement des petites exploitations.

En 1947...

Au début des années 1940, l'occupant allemand demande des renseignements sur les surfaces emblavées, le matériel utilisé, les animaux, le personnel, etc. (et même

La répartition des terres en 1904

Terres labourables	285 ha
Prés naturels	15 ha
Vignes	2 ha
Cultures diverses	64 ha
Bois et forêts	70 ha
Territoire non agricole	35 ha
<i>Total :</i>	471 ha

Répartition des cultures :

Froment	100 ha
Seigle	8 ha
Avoine	55 ha
Pommes de terre	15 ha
Betteraves à sucre	65 ha
Betteraves fourragères	5 ha
Trèfle	6 ha
Luzerne	15 ha
Sainfoin	16 ha
<i>Total :</i>	285 ha



Déjeuner aux champs, vers 1930
(lieu-dit « Les 18 mines »)

les quantités de vins attribuées pour les fenaisons et les moissons !) ; les fiches sont remplies jusqu'en 1947.

Cette année-là, les huit agriculteurs de Clairoux (Julien Bourin, Émile Bochand, Paul et Pierre Déchasse, Joseph Derocquencourt, Élie Legrand, Constant et Édouard Rollet) se partagent 183 ha de terres labourables et 11 ha de prés et pâtures. Près de la moitié des surfaces cultivées l'est en céréales : 51 ha de blé, 3 ha de méteil (mélange de blé et de seigle), 14 ha d'orge, et 43 ha d'avoine (surtout pour les chevaux). Pour l'élevage, il faut ajouter 35 ha de cultures fourragères (luzerne, trèfle, vesce et pois protéagineux).



Des bœufs attelés (vers 1950)

Pour travailler les terres ces agriculteurs possèdent 29 chevaux ; les prairies sont occupées par 76 bovins, dont 29 vaches laitières et 28 ovins. On note la présence de 12 porcins pour la charcuterie familiale ; certains agriculteurs étaient aussi charcutiers.

Chacun possède le matériel nécessaire à une agriculture traditionnelle : charrues, herses, épandeurs d'engrais, semoirs, moissonneuses-lieuses, etc. Néanmoins les agriculteurs d'une même famille se partagent l'achat ou la location d'une batteuse ; c'est le cas par exemple des Bochand-Rollet, dont la grange de battage est le bâtiment du futur restaurant *L'Embellie*, rue de l'Aronde. Tous ces instruments agraires utilisent la force animale, sauf la batteuse, mue par un moteur thermique.

La culture des betteraves, sucrières et fourragères, est particulière : des Belges puis des Espagnols¹ viennent en saisonniers « démarier » les jeunes pousses (en effet la graine de betterave est une glomérule qui laisse germer deux ou trois graines). Puis ils reviennent, lors de la récolte, pour arracher les betteraves et les décoller. Seules les racines sont livrées à la sucrerie de Coudun. L'apparition des betteraves « monogermes génétiques », dans les années 1970, évite d'effectuer ce démarriage, et de faire appel à ces saisonniers...



Rue Saint-Simon (1982)

Vers 1948, les premiers tracteurs font leur apparition : un Renault (orange), des Deutz (verts), des Farmall de Mac-Cormick (rouges) et des Someca de Fiat (orange). C'est à celui qui aura le plus beau tracteur... ; chacun son style !

Quant aux vaches, elles continuent matin et soir à cheminer dans les rues de Clairoux, et il peut y avoir foule sur le pont de pierre, lorsque se mélangent celles de la ferme de la rue de l'Aronde qui vont dans la pâture où se situe actuellement la salle polyvalente, et celles qui, parties de la rue Germaine Sibien, vont paître route de Bienville...

¹ Une pièce du corps de l'ancienne ferme d'Émile Bochand (rue Saint-Simon) porte d'ailleurs le nom de « chambre des Espagnols »...

En 1972...

Suite aux décès de certains agriculteurs, faute d'enfants reprenant l'exploitation, ou encore après une cession volontaire, des regroupements se font, et en 1972, il reste six agriculteurs principaux (Daniel, Julien et Pierre Bochand, Paul et Pierre Déchasse, Lucien Derocquencourt), qui se partagent 170 ha de terres labourables et 16 ha de pâturages. Étienne Drujon cultive quelques terres pour ses vaches laitières.

Par rapport à 1947, les surfaces de culture de blé et de betteraves restent constantes (mais elles sont environ deux fois moins importantes qu'en 1904 !); les terres de plateau limoneux se prêtent bien à ces cultures. La culture de pommes de terre est abandonnée, mais on remarque par contre un essor du maïs (35 ha en 1972).

Le plus souvent, les agriculteurs clairoisiens sont à la fois propriétaires (« en faire-valoir direct ») et locataires (« en fermage ») des terres qu'ils cultivent. La location est exprimée en quintaux de blé : en 1972, le fermage est de 4,5 q (9 q en 2004).

Les fermes restent de petites structures agricoles familiales, nécessitant l'élevage de quelques animaux domestiques. Un certain nombre de Clairoisiens ont coutume d'y aller chaque soir, dimanches et fêtes compris, chercher le lait frais avec le bidon de fer blanc ou d'aluminium ; c'est aussi l'occasion de prendre quelques œufs ou un fromage blanc, et surtout de papoter !

En 2004...

La surface des terres labourables diminue d'année en année au profit de lotissements et d'infrastructures industrielles et routières. Il reste environ 150 ha, exploités par Alexandre Derocquencourt, de Clairoix, Hervé Ancellin, de Bienville, et Marc Justice, de Longueil-Annel. En plus des cultures traditionnelles de céréales (blé et escourgeon) et de betteraves, ils ont ajouté le colza, les féveroles et les pois protéagineux. Quant au maïs, le besoin important d'énergie (fuel ou gaz) pour le séchage des grains a provoqué petit à petit le déclin de cette culture.

Les productions animales ont progressivement été abandonnées. Quelques ovins (une quinzaine de brebis) ont pâturé dans les « prés du château » (rue de la Bouloire) jusque dans les années 1990. Les derniers chevaux de trait ont été utilisés dans les années 1980.

Certains pâturages sont aujourd'hui occupés par des chevaux de loisir. Des parcelles du mont Ganelon pourraient certes être labourées (certaines l'étaient encore dans les années 1960



Récolte de betteraves (vers 1990)

Un buveur...

Certains se souviennent encore du père C., agriculteur qui avait l'habitude, en allant vers ses champs, de s'arrêter à l'estaminet du secteur. Il demandait deux verres d'eau de vie blanche, s'installait au comptoir, buvait un des deux verres, puis de temps en temps, regardait par la fenêtre pour savoir si son ami « fantôme » arrivait... Il ne venait bien sûr jamais, et le buveur disait alors au patron du bistrot : « allez ! Je bois le deuxième verre, il ne viendra plus ! ». On dit que pendant qu'il cuvait sur le chariot de la herse, les chevaux revenaient seuls jusqu'à la ferme, et que même, parfois, ils hersaient seuls le champ !



pour des cultures fourragères), mais la pente est parfois bien raide, et ces terres sablo-calcaires, trop filtrantes, sont peu favorables aux cultures de betteraves et de céréales. De plus, le site naturel du mont Ganelon étant d'un grand intérêt faunistique et floristique, il est bon de le laisser revenir à son état naturel, contrôlé et entretenu (un SIVU y veille), de retrouver par exemple davantage d'orchidées sauvages, et de faire de ce site un lieu de promenade pour les citadins. Une partie du travail des agriculteurs locaux pourrait consister à entretenir cet espace (ils pourraient aussi proposer des produits naturels du terroir, et peut-être des petits centres équestres ?)

La vie rurale de ma jeunesse

Je suis né en 1952 d'une famille de paysans. Parmi les quatre enfants, j'étais le seul passionné d'agriculture, et donc destiné à reprendre l'exploitation familiale ; en tout cas je le pensais en commençant mes études agricoles...

Dès mes dix ans j'allais avec mon père sur les chevaux qui tiraient la lieuse. Il me mettait aux manettes pour remonter le volant, baisser la barre de coupe, et vérifier le liage des bottes. Puis on relevait les bottes pour que le grain continue à sécher dans l'épi : six ou sept bottes en rond, et une par dessus, dont on étalait les épis vers le bas.

Au foin, j'avais comme les adultes une fourche à trois dents pour réaliser la meule sur le « perroquet », une sorte de trépiéd avec trois barres horizontales.

En juillet on allait biner les betteraves (on disait « repasser » car on enlevait les mauvaises herbes résistantes aux herbicides de l'époque).

Un peu plus tard, vers 13 ans, j'ai remplacé mes sœurs Claudine et Dominique pour avancer le tracteur lors du ramassage des bottes. Au hangar, je me mettais parfois sur la chaise, endroit intermédiaire entre le haut de la charrette et le haut du tas (autrement il était impossible de remplir le hangar). Les ballots de foin étaient petits et assez légers pour un adolescent.

Puis quand les moissonneuses-batteuses arrivèrent, dans les années 1965-1970, il fallait suivre avec le tracteur et la remorque et ensuite mener le chargement à la coopérative. J'étais fier de piloter ce gros engin qu'était le Soméca.

Pour les travaux des betteraves, aux vacances de la Toussaint, je conduisais la décolleteuse, la faneuse (pour bien séparer les feuilles des racines), plus rarement l'arracheuse, la chargeuse ou la remorque.

Aux vacances de Pâques, c'était les travaux de semis des betteraves ; je me souviens d'être revenu un jour à la ferme bien penaud d'avoir cassé l'émotheuse (en tournant trop court) ; une autre fois d'avoir roulé sur le vélo de mon grand-père que je venais juste de poser le long de la remorque !

Le soir après la traite il m'arrivait souvent de boire le bol de lait chaud sortant du pis.

Régulièrement je prenais mon vélo pour aller chez Lancestre chercher le tabac gris pour mon grand-père. Un jour il me dit : viens, on va « r'chiner ». J'entendais ce mot pour la première fois... ; en fait l'habitude à la ferme était de goûter vers 17-18h : pain, beurre, et confiture de fraises (dont j'ai encore en mémoire l'odeur et le goût si particulier), jus de citron ou cidre.

À la ferme j'ai le souvenir de jeunes Clairoisiens qui venaient aider, et d'une dame qui venait coudre pour ma grand-mère un après-midi par semaine. Je m'amusais à appuyer sur la pédale pour voir les mécanismes fonctionner.

Je vois encore mon grand-père servir le lait aux dames : le seau d'aluminium sur la table, sa mesure d'un demi-litre qu'il enfonçait délicatement dans la crème puis dans le lait, et qu'il déversait dans le bidon en passant par un filtre ; puis, nonchalamment, il prenait les quelques pièces de monnaies et les mettait dans le tiroir caisse de la table.

J'ai encore le regret – mais j'étais jeune et mon grand-père m'impressionnait – de ne pas avoir parlé avec lui des deux guerres et de la vie locale (il était adjoint au maire). Mais il nous a laissé quelques documents et surtout ses carnets de la guerre de 14-18.

Après le goûter on allait chercher les deux ou trois vaches à traire. Au début on leur passait une corde entre les cornes ; puis vinrent les licols plus faciles à passer. J'entends encore mon père et mon oncle, assis sur leur petit banc, parler ensemble de leur journée ou de ce qu'il fallait faire dans les jours à venir. De temps en temps des coups pleuvaient sur les flancs d'une vache un peu nerveuse. Le transistor, dans l'étable, diffusait les commentaires du Tour de France.

En fin de semaine je recevais quelques sous, parfois bien peu pour le travail que j'avais fourni...

Et puis en 1969, mon père m'inscrivit à la coopérative pour les travaux d'été ; je reçus mon premier salaire, bien plus important que ce que ma grand-mère aurait pu me donner.

Les longues études agricoles que j'entrepris ne purent être menées que grâce à ce travail à la coopérative : j'y ai passé en tout 7 mois, entre 1969 et 1974, sous la direction de Raymond Franiatte.

Plus tard, il y eut aussi les moments très durs des pesées géométriques : des après-midi à compter les pieds de betteraves et peser des échantillons pris au hasard dans la parcelle ! Une méthode qui fit suspecter des agriculteurs de tricherie.

Nous n'avions pas une vie sophistiquée, plutôt modeste, mais nous étions heureux. Je suis fier d'être paysan, d'avoir eu cette jeunesse de travail mais aussi d'insouciance, avec le respect de la nature et des saisons. Être agriculteur aujourd'hui ne me plairait pas trop : des rythmes difficiles avec des prix de production ne permettant pas de vivre décemment sans les subventions ! Mais je reste très lié au monde agricole par mon métier d'ingénieur en agri-environnement.

Jean-Marc Bochand